

Pierrevelcin, Gilles

Histoire de la recherche : la Bohême et la Gaule dans le contexte des contacts à longue distance

In: Pierrevelcin, Gilles. *Les relations entre la Bohême et la Gaule du IVe au Ier siècle avant J.-C.* Klápště, Jan (editor); Měřínský, Zdeněk (editor). Praha: Univerzita Karlova v Praze, Filozofická fakulta, 2012, pp. 42-58

ISBN 9788073083915

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/129740>

Access Date: 17. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

3. HISTOIRE DE LA RECHERCHE : LA BOHÊME ET LA GAULE DANS LE CONTEXTE DES CONTACTS À LONGUE DISTANCE

La thématique des contacts entre la Bohême et la Gaule a été peu étudiée en tant que sujet monographique, et n'a jamais fait l'objet d'une synthèse spécifique. À vrai dire, on ne peut citer que trois publications ayant abordé frontalement cette problématique, et l'ayant reprise dans leurs titres.

La première est l'ouvrage de J. Déchelette en 1901, qui se concentre presque uniquement sur le dernier siècle avant notre ère, et plus particulièrement sur les liens entre les oppida de Bibracte, en Bourgogne, et Stradonice, en Bohême. Cette littérature est aujourd'hui dépassée en ce qui concerne les connaissances sur le mobilier archéologique – datations et répartitions –, mais elle participe à la mise en place de la pensée de J. Déchelette.

La seconde correspond aux actes d'un colloque organisé à Prague en 1999 par J. Bouzek et V. Kruta, sur le thème « Numismatique et archéologie, les Celtes de Bohême et la Gaule ». Malgré un titre alléchant pour notre sujet, les actes de ce qui fut en fait une unique journée d'étude n'ont été publiés qu'en partie, beaucoup de communications manquant à l'appel⁴¹. De plus, par la forme de cette rencontre, celle d'une journée d'étude, on comprendra que le but n'était pas de fournir une vision synthétique du sujet, mais plutôt divers exemples, basés sur la numismatique essentiellement.

Le troisième ouvrage est le catalogue de l'exposition *Celtes. Belges, Boïens, Rèmes, Volques...*, tenue au musée de Mariemont (B) en 2006 (*Celtes Mariemont 2006*). Comme le titre l'indique, l'accent est mis sur les qualificatifs ethniques, qui sont employés en relation avec des régions précises de la Celtique, en l'occurrence le nord de la Gaule, la Bohême et la Moravie⁴². Des contacts entre ces régions sont envisagés, et s'inscrivent dans une

recherche déjà bien rodée, comme nous le verrons par la suite.

En dehors de ces quelques références que l'on peut presque qualifier d'anecdotiques en raison de leur nombre restreint, les informations nous intéressant sont à rechercher dans différents ouvrages traitant de problématiques transversales, de régions ou des sites spécifiques, ou encore de synthèses plus générales.

En effet, depuis que les recherches sur la période de La Tène ont vu le jour, des contacts entre la Bohême et la Gaule ont été maintes fois proposés – sur la base des textes antiques et/ou du mobilier archéologique –, parfois âprement débattus, et en tout cas souvent utilisés pour justifier l'apparition de phénomènes ou d'artefacts nouveaux, que ce soit en Bohême ou en Gaule. Une des questions alors fréquemment discutée est de savoir comment ces nouveautés ont pu se propager, et quels types de contacts ont pu permettre leur diffusion.

Nous présenterons ici tous les ouvrages qui peuvent nous renseigner sur les contacts à longue distance entre la Bohême et la Gaule, sous l'une ou plusieurs de ses différentes formes (échanges, migrations, etc.), pour la période de LT B à LT D, ainsi que ceux qui ont un fort « impact » bibliographique, notamment les études régionales qui se sont intéressées aux objets exogènes et qui ont permis d'identifier plusieurs des marqueurs qui seront étudiés dans la seconde partie.

Les références sont principalement axées sur la Bohême et la Gaule, mais nous mentionnerons également des travaux concernant d'autres régions, telles l'Italie ou le bassin des Carpathes, dans la mesure où ils permettent une meilleure compréhension de l'évolution du cadre historique ou historiographique.

Les questions relatives aux Boïens et aux Volques Tectosages, bien que mentionnées ponctuellement, ne seront pas pleinement développées ici. En effet, ces deux peuples nommés par les auteurs

⁴¹ Publiés en 2001 dans la revue *Studia Hercynia*, vol. V (Institut d'archéologie classique, Université Charles, Prague). Voir notamment Bouzek, Kruta 2001 et Fischer 2001.

⁴² Les relations avec l'Italie sont abordées dans le catalogue de l'exposition *Celti di Boemia e di Moravia* (Kruta, Lička 2004).

antiques passent pour avoir été les occupants de la Bohême à l'âge du Fer, mais ils sont également connus en Gaule. Cette problématique particulière, qui s'appuie principalement sur les textes antiques, sera donc traitée séparément, dans un chapitre dédié (*chap. 11*).

Dans le présent chapitre, nous examinerons dans un premier temps les principaux travaux qui ont été utilisés dans notre étude pour appréhender la problématique des contacts Bohême-Gaule. Dans un second temps, nous établirons une synthèse de ces informations, en dégagant les points principaux de cette histoire de la recherche, au travers des périodes, des régions, mais aussi des archéologues les plus importants dans le cadre de notre problématique.

Avant d'entamer cette étude historiographique, il convient de préciser que nous ne nous attarderons pas sur les premières synthèses – historiques – consacrées aux Celtes. Celles-ci se sont en effet largement appuyées sur les données issues des textes antiques pour restituer précisément l'« expansion des Celtes », sous la forme de migrations de population⁴³.

3.1. Au tournant des XIX^e et XX^e s. : J. L. Píč et J. Déchelette

Les premiers travaux ayant réellement recours à l'archéologie, c'est-à-dire utilisant le mobilier comme source primaire, ont abordé ou au moins mentionné la question des contacts à longue distance. La question, nous l'avons dit, était de savoir comment des artefacts identiques avaient pu être mis au jour dans des régions très éloignées de l'Europe tempérée.

Ainsi, lors de la construction de la chronologie de La Tène, S. Reinach, repris par D. Viollier, précise que les fibules « présentent assez de constance pour devenir un principe de classification chronologique, comme pour jeter quelque lumière sur les mouvements ethnographiques, sur les relations commerciales entre les peuples » (voir *Kaenel 2008*, p. 329 pour les références). On voit que chronologie et étude des migrations et échanges sont donc dès le début de l'étude de notre discipline fortement liées.

Néanmoins, ces mouvements, de personnes ou d'objets, ne sont pas encore bien caractérisés par l'archéologie. Ainsi, lorsque Robert von Weinzierl publie, avec une documentation exception-

nelle pour l'époque, l'ensemble de tombes de la nécropole de Jenišův Újezd⁴⁴, il ne mentionne pas spécifiquement de contacts avec la Gaule, mais la culture de La Tène s'est répandue selon lui de l'Ouest, vers la Bohême (centrale), et particulièrement Stradonice, avant de rayonner dans le reste du pays (*von Weinzierl 1899*, p. 23-24). L'auteur reconnaît que les découvertes de La Tène en Bohême ne sont pas encore suffisamment étudiées (*von Weinzierl 1899*, p. 71).

Étroitement liés à la question de la diffusion de la culture de La Tène, les premiers travaux archéologiques concernant cette période se sont donc naturellement intéressés aux contacts (nécessaires) entre la Bohême et la Gaule, pour justifier la similitude du mobilier archéologique ou la présence d'objets qualifiés d'exogènes dans chacune de ces régions.

Dans ce débat, et dans le cadre géographique qui est le nôtre, la recherche de l'époque est fortement liée à deux personnes en particulier : Joseph Déchelette en France, et Josef Ladislav Píč en Bohême.

Ces deux archéologues vont s'affronter sur au moins deux théories, l'une concernant l'horizon des nécropoles à tombes plates, et l'autre celui des oppida. Les travaux de ces chercheurs constituent la première phase importante dans l'histoire de la recherche sur les contacts entre la Bohême et la Gaule.

Voyons tout d'abord les théories de J. L. Píč. L'auteur a publié en plusieurs volumes ses « Antiquités des pays de Bohême » (*Starožitnosti země České*), couvrant la période du Paléolithique jusqu'à l'arrivée des Slaves. Dans le volume II-1, consacré aux « tombes à inhumation de la culture laténienne ou marnienne », l'un des principaux résultats avancé par l'auteur est que ce type de sépulture peut être assigné aux Boïens, qui n'auraient donc occupé que le nord et le centre du pays, zones où sont localisées ces nécropoles (*Píč 1902*, p. 158-159)⁴⁵. Selon lui, on doit rejeter l'hypothèse, imaginée à partir des écrits de Tite-Live, selon laquelle ils seraient venus depuis le territoire des Bituriges⁴⁶ ; au contraire, J. L. Píč estime qu'ils sont originaires de la Marne, comme les Boïens qui s'installent en Italie, et qu'ils participent au même mouvement. Une fois installés, ils gardent des « relations commerciales » avec leur région d'ori-

⁴⁴ L'auteur emploie alors le nom allemand de cette ville : Langgest.

⁴⁵ Déjà dans *Píč 1890-1892*, les Boïens et les Volques Tectosages sont mentionnés en Bohême.

⁴⁶ On fait référence ici à l'épisode légendaire du roi biturige Ambigat, qui avait envoyé ses deux fils Bellovèse et Segovèse, l'un en Italie et l'autre vers l'Europe centrale. Voir *chap. 11*.

⁴³ A. Bertrand et S. Reinach, H. d'Arbois de Jubainville ou encore C. Jullian décrivent les mouvements des Celtes principalement à partir des textes (voir *Kaenel 2007*, p. 387 pour les références).

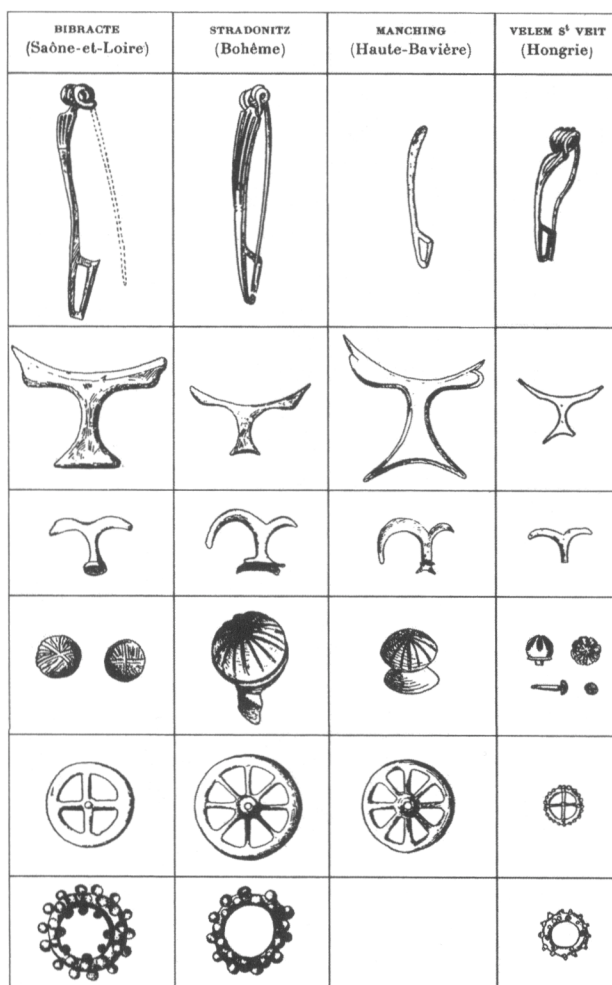


Fig. 16. « Menus objets semblables trouvés dans quatre stations de La Tène III », utilisés par J. Déchelette pour illustrer les similitudes de la culture matérielle entre les oppida (Déchelette 1927, fig. 404).

Obr. 16. „Podobné drobné předměty nalezené ve čtyřech osadách stupně La Tène III“ na jejichž základě J. Déchelette ilustroval podobnost oppidální materiální kultury (Déchelette 1927, obr. 404).

gine (car c'est la même « culture marnienne »), ou au moins avec le pays des Helvètes, avec lesquels la similitude dans le mobilier est la plus proche. Concernant les Tectosages, l'auteur précise qu'il n'est pas possible de les localiser d'après le matériel en Bohême, ni même en Moravie ou en Silésie⁴⁷ (Pič 1902, p. 135-137).

Concernant la période des oppida, la théorie de J. L. Pič a été exposée pour la première fois en 1897 dans la revue « Památky Archeologické » (Pič 1897, p. 531-533), et sera pleinement développée lors de la publication de la monographie de Stradonice, correspondant au volume II-2 des *Starožitnosti* (Pič 1903). L'ouvrage sera traduit en français et publié trois ans plus tard à Leipzig par J. Déchelette, qui aura appris à cet effet la langue tchèque, en quelques mois seulement (Pič 1906).

⁴⁷ Dans ces deux régions, les nécropoles à inhumation appartiennent selon lui aux *Cotini* historiques mentionnés par Tacite.

Selon J. L. Pič, Stradonice serait l'antique *Marobudum*, capitale du roi marcoman Marbod – un Germain donc –, mais une partie des habitants de l'oppidum serait venue de Gaule centrale (Bibracte et Alésia) pour s'installer à Stradonice, fabriquant alors sur place des produits « gaulois », en l'occurrence de la céramique peinte et des fibules en fer de schéma La Tène moyenne, et édifiant un rempart. Son argument principal est, avec les connaissances que l'on avait alors de la culture matérielle, l'absence de ces mêmes artefacts dans le reste de la Bohême et en partie dans le sud de l'Allemagne. La culture matérielle présente à Stradonice constituait alors selon lui un *unicum* en Bohême, un « îlot isolé » pour reprendre ses mots. En ce sens, Stradonice apparaît alors comme une enclave en Bohême, qui n'a eu aucune influence sur la culture matérielle locale, et qui n'a reçu aucune influence de cette même culture (Pič 1903, p. 108 ; Pič 1906, p. 116-117).

À la suite de ce raisonnement, J. L. Pič en arrive à la conclusion que Stradonice était « une ville essentiellement militaire, où des artisans et des marchands originaires de la Gaule de l'est, ou des Alpes orientales⁴⁸ travaillaient pour l'élément guerrier » (Pič 1903, p. 112 ; Pič 1906, p. 119). Pour la question de la « nationalité », l'auteur exclut que les occupants de Stradonice aient été des Boïens.

La théorie de J. L. Pič a été grossièrement résumée par J. Déchelette, qui précise que le savant tchèque attribue « Stradonic aux Marcomans, associés à une colonie éduo-séquane » (Déchelette 1901, p. 60).

Pour cette question des contacts entre les oppida de Stradonice et Bibracte, les travaux de J. Déchelette nous offrent précisément un autre point de vue. Dans l'ouvrage que nous avons mentionné en introduction, l'auteur réfute l'identification de Stradonice à *Marobudum*⁴⁹. J. Déchelette utilise l'argument de la « voie commerciale » pour expliquer la présence de céramique peinte gauloise à Stradonice, « sans qu'il paraisse nécessaire de recourir à une migration pour expliquer un fait dû à l'expansion naturelle d'une civilisation prospère » (Déchelette 1901, p. 61).

Mais la contribution majeure de J. Déchelette est constituée par son « Manuel d'archéologie préhistorique et celtique », dont le tome IV paraît en 1914, et est réédité quelques années plus tard (Déchelette 1927).

⁴⁸ La présence d'objets gaulois à Gurina, en Carinthie, explique cette hypothèse (Pič 1903, p. 99).

⁴⁹ « La présence à Stradonic d'un groupe éduo-boïen est une hypothèse possible, mais elle ne me paraît plus nécessaire pour expliquer les faits observés » (Déchelette 1901, p. 60).

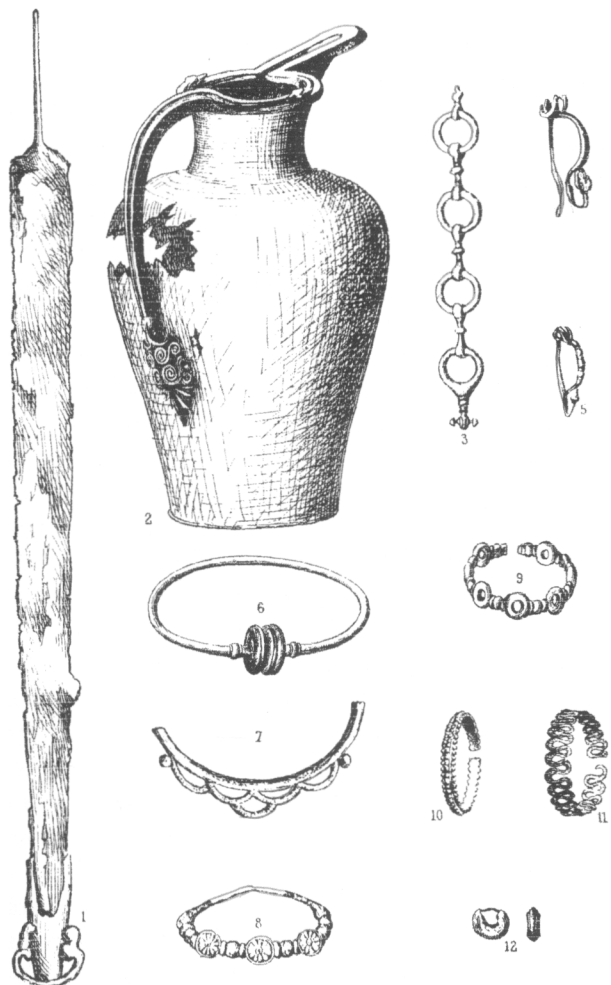


Fig. 385. — Objets divers provenant des sépultures gauloises de la Marne. Périodes de La Tène I et II¹.

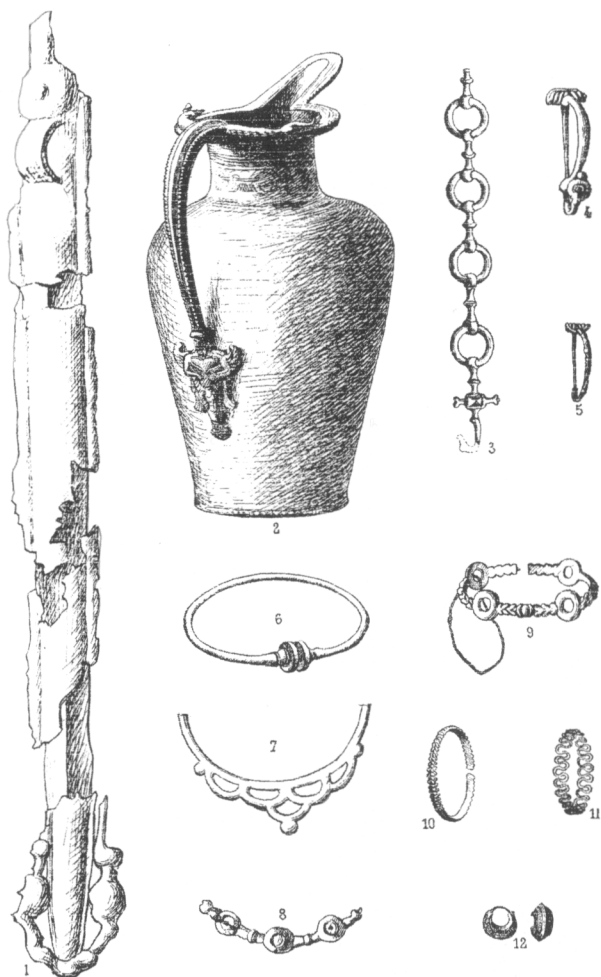


Fig. 386. — Objets divers provenant des sépultures gauloises de la Bohême. Périodes de La Tène I et II¹.

Fig. 17. Exemples de mobilier funéraire de la Marne et de la Bohême, réunis par J. Déchelette pour illustrer les similitudes de la culture matérielle de LT I et II (*Déchelette 1927*, fig. 385-386).

Obr. 17. Srovnání hrobových výbav z Marny a z Čech, jimiž J. Déchelette ilustroval podobnosti materiální kultury stupňů LT I a II (*Déchelette 1927*, obr. 385-386).

On retrouve dans cet ouvrage le point de vue de J. Déchelette pour une période plus large, et qui nous offre ainsi une meilleure comparaison avec l'œuvre de J. L. Píč.

Pour J. Déchelette, le cœur du territoire celtique se situe entre la Gaule du Nord-Est et la Bohême, et plus vraisemblablement dans le bassin du Rhin moyen (*Déchelette 1927*, p. 420). Ce sont ensuite les conquêtes territoriales qui ont permis la diffusion de cette culture sur une zone plus étendue (*Déchelette 1927*, p. 418).

J. Déchelette pense que l'existence et le passage de l'un à l'autre des deux grands types de rites funéraires, hallstattien à tumulus, et laténien à tombe plate, ne peuvent être mieux expliqués que par les migrations celtiques. Ainsi, il faut se représenter la théorie de J. Déchelette comme une migration rayonnante à partir de ce foyer, qui se serait étendu, à ses deux extrémités, vers la Champagne à partir de la Bourgogne et de la Lorraine d'une part, et vers la Bohême du nord et du centre à partir de la Bohême du sud-ouest d'autre part.

Une troisième voie serait constituée par les migrations vers la Suisse. Tous ces mouvements sont selon lui contemporains de ceux vers l'Italie, et donc à placer autour de 400 av. J.-C. (*Déchelette 1927*, p. 520-522). C'est donc une théorie opposée à celle de J. L. Píč, qui voyait lui un mouvement d'ouest en est, de la Marne ou de la Suisse vers la Bohême.

En ce qui concerne les liens de Stradonice avec la « Gaule orientale », on peut citer ce passage quelque peu imagé : « il est clair, d'après la composition de ces monnaies, que des relations commerciales régulières reliaient Stradonitz avec la Gaule orientale, à travers l'Helvétie et la Vindélicie. Entre Bibracte et l'oppidum boïen une route de caravanes, jalonnée de comptoirs et de marchés, permettait aux industriels établis au cœur du territoire celtique d'échanger au loin leurs produits » (*Déchelette 1927*, p. 489). Cette « grande voie commerciale » suivait le Doubs, le haut Rhin et le haut Danube (*Déchelette 1927*, p. 491).

Dans la partie consacrée au commerce du second âge du Fer, il est presque exclusivement question de contacts avec le monde méditerranéen (*Déchelette 1927*, p. 1079-1085). Néanmoins, J. Déchelette admet que c'est grâce à ce « négoce extérieur et intérieur » que la civilisation de La Tène a pu se propager. La seule autre mention d'un commerce interne au monde celtique concerne à nouveau Bibracte et Stradonice, dont les objets identiques ont été « rapidement colportés par le commerce international » (*Déchelette 1927*, p. 1085).

On retiendra aussi du manuel de J. Déchelette son célèbre tableau comparatif des oppida, tableau dont l'élaboration a été rendue possible grâce à l'avancée de la recherche et qu'il utilise pour illustrer la similitude dans le mobilier de cette culture de LT III (*fig. 16*). J. Déchelette corrige à cette occasion les propos de J. L. Píč (*cf. supra*) et précise que Stradonice ne forme plus un « îlot détaché du continent de LT III » (*Déchelette 1927*, p. 491).

Moins connues, mais tout aussi visionnaires, les figures publiées pour le matériel antérieur (*fig. 17*) illustrent la similitude des faciès de LT I et II entre la Marne et la Bohême (voir aussi *Kaenel 2007*, *fig. 4*). On y retrouve par ailleurs déjà un certain nombre des marqueurs que nous étudierons dans la seconde partie de cette étude.

Si l'on tente de synthétiser les points de vue des auteurs, on retiendra surtout les faits suivants :

- pour l'horizon des nécropoles à tombes plates, J. L. Píč et J. Déchelette s'accordent pour donner aux migrations un rôle important dans la diffusion de cette nouvelle pratique funéraire, et de la culture matérielle qui lui est associée (soit LT B-C1). Par contre, alors que le premier envisage l'arrivée de populations depuis la Marne ou l'Helvétie, le second penche pour une diffusion rayonnante à partir des zones caractérisées par les tumuli du Hallstatt final et de La Tène ancienne.

- pour l'horizon des oppida (soit LT C2-D), J. Déchelette privilégie les relations commerciales et se place donc dans un point de vue diffusionniste, en termes d'échanges, alors que J. L. Píč met en avant le déplacement d'artisans gaulois venus s'installer en Bohême et se place ainsi dans une perspective migrationniste. L'interprétation différente de la « nationalité » des occupants de Stradonice par les deux savants en découle : J. L. Píč plaide pour une ville marcomanne (donc germanique) avec une colonie « éduo-séquane », alors que J. Déchelette pense que Stradonice est un oppidum boïen (*Déchelette 1901*, p. 64).

3.2. Des années 1920 aux années 1960 : quelques synthèses

Suite aux décès précoces des deux savants⁵⁰, cette joute scientifique prendra fin. En Bohême, les opposants aux théories de J. L. Píč, pour toutes les périodes concernées par les *Starožitnosti*, l'école dite « universitaire », s'installent au Musée national (*Sklenář 2005*, p. 22-23, 439).

La république tchécoslovaque nouvellement créée voit dans la première moitié du XX^e s. la publication de plusieurs ouvrages synthétiques.

Le premier exemple est l'ouvrage de Josef Schráníl sur la préhistoire de la Bohême et de la Moravie (*Schráníl 1928*). J. Schráníl voit à La Tène moyenne⁵¹ en Bohême et en Moravie une forte colonisation qui serait l'œuvre de peuples gaulois guerriers venus de l'Ouest⁵² (*Schráníl 1928*, p. 226). Il assimile cette colonisation aux Boïens, dont les descendants auraient fondé les oppida du pays, qui seraient ensuite passés aux mains des envahisseurs germaniques (*Schráníl 1928*, p. 238). On continue donc à parler d'invasion, mais J. Schráníl ne mentionne plus la Marne, comme l'avait fait J. L. Píč, et reste assez vague en parlant de l'« Ouest »⁵³.

Dans le petit fascicule d'Albín Stocký consacré à la Bohême à l'âge du Fer, on voit que les tombes plates sont clairement désignées comme étant celles des Boïens, arrivés de l'Ouest durant le IV^e s., ce qui reprend encore l'idée de l'origine occidentale de ce nouveau peuplement (*Stocký 1933*, p. 14-15). Par contre, dans le passage consacré à Stradonice (*Stocký 1933*, p. 19-21), l'auteur estime que l'oppidum n'est pas l'antique *Marobudum* chère à J. L. Píč, et on ne trouve donc plus de mention de l'origine « éduo-séquane » de la population. À l'inverse, A. Stocký considère Stradonice comme une « ville celte de production et de négoce », ceci étant illustré selon lui par les nombreuses balances et pièces en or ainsi que par les importations italiennes. On retrouve ainsi une identification qui se rapproche de celle émise par J. Déchelette⁵⁴.

⁵⁰ J. L. Píč, suite à des querelles internes à la recherche tchèque, se suicide en 1911, et J. Déchelette meurt au front en 1914 (*Sklenář 2005*, p. 22-23, 439 ; *Binétruy 1994*, p. 197).

⁵¹ Qui correspond selon lui à l'horizon des nécropoles à tombes plates (*Schráníl 1928*, p. 227).

⁵² « eine starke Kolonisation durch kriegerische gallische Stämme, die von Westen hierhergekommen sind ».

⁵³ On revient ainsi à ce que R. von Wienzierl avait avancé dans son étude de la nécropole de Jenišův Újezd (*cf. supra*).

⁵⁴ A. Stocký a mené des fouilles sur l'oppidum en 1929, financées par le Président T. G. Masaryk, mais dont la documentation a été en grande partie détruite (*Stocký 1933*, p. 19-20 ; *Rybová, Drda 1994*, p. 9). Il est donc un personnage clé dans l'histoire récente du site.

Enfin, Emanuel Šimek débat essentiellement des questions ethniques (Šimek 1934 : voir la table des matières de l'ouvrage), en rappelant que J. L. Píč, et L. Niederle avant lui, avaient assigné les nécropoles à tombes plates aux Boïens, qui seraient venus de Gaule, argument tiré des informations de Tite-Live (Šimek 1934, p. 18 ; cf. supra). E. Šimek est opposé à cette théorie, à laquelle il n'offre que des contre-arguments tirés d'une lecture différente des textes, et donc sans fondements archéologiques. Son raisonnement lui permet de proposer la présence des Volques Tectosages dans le nord de la Bohême, en lieu et place des Boïens (Šimek 1934, fig. 1 p. 49). Concernant la période des oppida, il mentionne les similitudes culturelles entre Bibracte et les oppida de Bohême-Moravie, et met en avant (comme tout le monde avant lui) le rôle des relations commerciales. Mais la nouveauté est qu'E. Šimek précise également pourquoi cette hypothèse commerciale doit être privilégiée, et pourquoi l'idée d'un apport de population n'est pas tenable. Selon lui, c'est que « d'une part l'uniformité culturelle de la période laténienne tardive touche également d'autres régions [d'Europe], d'autre part que le système de fortification de nos sites de hauteur de La Tène finale n'est pas le même que dans la Bibracte gauloise⁵⁵ » (Šimek 1934, p. 38). En bref, s'il y avait eu migration, la culture laténienne n'aurait touché que la Bohême, et le type de rempart aurait été le même.

Ces quelques exemples mettent en avant deux points principaux :

- la théorie développée dès la fin du XIX^e s. d'un apport de population venant de l'Ouest pour expliquer l'apparition des nécropoles à tombes plates continue à être employée. Seul E. Šimek se distingue, avec l'hypothèse des Volques-Tectosages.

- par contre, la théorie de J. L. Píč assignant Stradonice aux Marcomans et à une immigration gauloise a été vite abandonnée. L'hypothèse des relations commerciales se généralise, rejoignant celle de J. Déchelette. Les recherches tchécoslovaque et française sont donc à partir de ce moment en accord sur ce point.

En France, à cette époque, on retiendra surtout les ouvrages d'Albert Grenier et d'Henri Hubert. Comme l'a souligné G. Kaenel (2007, p. 388), s'agissant des migrations, les auteurs restent dans une démarche plus historique que réellement archéologique, et lorsque c'est le cas, la référence principale reste J. Déchelette.

Ainsi chez A. Grenier, où l'accent est mis sur les migrations historiques, notamment autour de

⁵⁵ E. Šimek fait ici référence au *muris gallicus*, qui est décrit dans son texte au paragraphe suivant.

l'épisode de Bellovèse et Ségovèse et de l'invasion de l'Italie au IV^e s., mais qui ne donne aucune indication sur une migration vers la Bohême, comme avait pu le faire J. L. Píč (Grenier 1923, p. 64-69). Par contre, on trouve des informations pour la période des oppida dans les quelques pages consacrées au commerce (Grenier 1923, p. 100-104). Bien que ce chapitre traite essentiellement des relations avec le monde méditerranéen, l'auteur précise que le Rhin et le Danube permettent de relier entre eux « les Celtes de Gaule et ceux de Bohême », et il prend pour exemple l'« étroite similitude » entre « Stradonitz » et Bibracte (Grenier 1923, p. 101). On retrouve donc bien ici les termes de J. Déchelette.

Chez H. Hubert également, l'accent est mis sur les « mouvements des populations celtiques », titre de la deuxième partie du premier volume de son histoire des Celtes (Hubert 1950a), et qui en occupe plus de la moitié du contenu. Mais ces mouvements ne concernent alors que la « préhistoire » des Celtes, le dernier chapitre étant consacré à la période hallstattienne. Dans le deuxième volume, consacré à la période de La Tène (Hubert 1950b), l'idée est la même : on met l'accent sur les mouvements. C'est ainsi que toute la première partie est consacrée à « l'expansion des Celtes à l'époque de La Tène ». L'auteur discourt essentiellement, à partir des données des auteurs antiques, sur les différents mouvements, vers l'Italie, les Balkans, mais aussi ceux des Belges ou des Cimbres et des Teutons. C'est donc ici l'ethnicité qui prime.

L'économie des Celtes est abordée sous l'angle des monnaies, et on trouve en fait très peu d'informations sur le commerce ou les échanges. H. Hubert précise que « le commerce intérieur du monde celtique nous est mal connu avant le Moyen-Âge », faisant ainsi référence aux textes irlandais (Hubert 1950b, p. 312).

En bref, les travaux d'A. Grenier et d'H. Hubert font également une large part aux migrations, et éludent presque totalement la question des échanges. Dans ce cadre, les relations entre la Bohême et la Gaule, lorsqu'elles sont mentionnées au détour d'une phrase, ne le sont que par le biais des textes antiques, et donc à partir des attributions ethniques liées à la culture matérielle. L'exception reste à nouveau la période de La Tène finale, la seule pour laquelle sont envisagées des relations commerciales. Les théories n'ont en définitive pas évolué depuis J. Déchelette.

On constate donc qu'en cette première moitié de XX^e s., les théories avancées par les auteurs français et tchèques sont proches : migration au début de LT B, et relations commerciales pour l'horizon des oppida. Seul le détail de ces migra-

tions change ; chez les chercheurs tchèques, on ne parle plus réellement d'influence marnienne, mais on parle de l' « Ouest » d'une manière globale. Quant à la recherche française, elle reste toujours muette sur l'émigration de Gaulois vers la Bohême, qui reste donc une des caractéristiques de l'archéologie tchèque.

Pour conclure cet examen des grandes synthèses, il convient de mentionner encore l'œuvre de Jan Filip. En effet, dans la recherche tchécoslovaque de l'après-guerre, l'archéologie de la période de La Tène a été fortement influencée par ses travaux. Concernant les problématiques nous intéressent ici, on trouve néanmoins peu de renseignements directs. Il s'agit plutôt d'un mouvement de pensée, concernant les contacts à l'échelle de la civilisation laténienne dans son ensemble.

Néanmoins, vu l'importance qu'a eue J. Filip sur la recherche tchèque, et européenne⁵⁶, concernant les Celtes, on ne peut omettre de mentionner ses idées principales concernant les contacts à longue distance⁵⁷.

Tout d'abord, comme ces prédécesseurs, J. Filip reconnaît l'existence de mouvements de population en direction de la Bohême, en provenance de l' « Ouest ». Le premier concerne la civilisation des tumuli, pour laquelle, comme J. Déchelette auparavant, une diffusion rayonnante est envisagée, depuis le centre Haut-Danube–France orientale vers le Rhin moyen puis la Champagne et d'autres régions françaises d'une part, et vers le Nord-Est, par la Bavière, pour s'établir en Bohême du sud et du centre d'autre part (*Filip 1956*, p. 277 ; *Filip 1963*, p. 52). Le second mouvement, qui nous concerne plus particulièrement, correspond à l'arrivée des « nouveaux Celtes » dans le courant du IV^e s. Occupant la partie nord du pays, ces nouveaux venus se caractérisent par l'inhumation en tombes plates. Ce mouvement coïncide selon J. Filip à l'expansion historique mentionnée par les auteurs antiques (*Filip 1963*, p. 60-62). Il n'est néanmoins pas fait clairement mention de l'origine supposée de ces nouveaux arrivants, ni des sources antiques employées. On pense néanmoins au récit légendaire de Bellovèse et Ségovèse, qui a été uti-

⁵⁶ La monographie de 1956 reste un des rares ouvrages de l'archéologie tchèque que l'on trouve régulièrement utilisé dans la recherche occidentale, lorsqu'il s'agit de trouver des comparaisons avec l'Europe centrale. On le surnomme parfois d'une manière informelle *Velcí Keltové* (« les grands Celtes »).

⁵⁷ L'ouvrage de 1963 (*Mali Keltové* = « les petits Celtes »), publié la première fois en 1960, a été traduit en différentes langues (allemand, hongrois, russe...). La cinquième édition, en 1996, comprend un dixième chapitre, écrit par J. Filip en 1980, peu avant sa mort, et qui est consacré à l'état de la recherche sur les Celtes à cette date. L'ouvrage est complété par une postface de J. Břeň datée de 1995 (*Břeň 1996*, p. 185). Voir aussi *Filip 1980*.

lisé jusque-là dans la recherche tchèque pour parler de l'origine gauloise des envahisseurs ; le texte de Tite-Live est par ailleurs mentionné dans un autre contexte, celui de l'invasion de l'Italie (*Filip 1963*, p. 55)

La deuxième idée principale concerne la période des oppida. Comme l'avait fait J. Déchelette en son temps, il attribue à ces sites une fonction commerciale incontestable, en citant les exemples de Bibracte, Stradonice, Manching (*Filip 1963*, p. 114). S'il précise que le commerce à longue distance était bien organisé, surtout dans la seconde moitié de la période de La Tène, il reste néanmoins très vague en parlant de son organisation ou des directions de ce commerce, mentionnant seulement l'existence de stations-relais installées sur d'anciens carrefours commerciaux.

En définitive, l'œuvre de J. Filip se situe dans la droite lignée de celle de ces prédécesseurs, bien qu'avec une approche archéologique plus affirmée. Elle nous permet néanmoins de conclure par un état de la recherche en ce début de seconde moitié du XX^e s., qui clôt une période caractérisée par de nombreuses synthèses historiques sur les Celtes, toujours fortement influencées par les textes.

3.3. Années 1970-2000 : les études de mobilier

À partir des années 1970 apparaissent (à nouveau) des publications faisant une large part à l'étude du mobilier archéologique. Pour le sujet qui nous intéresse, on dispose alors de nombreuses références qui sont moins générales que celles que nous avons pu suivre jusqu'à présent, mais qui s'intéressent plus particulièrement à tel ou tel type de mobilier, ou à une région donnée.

Dans le cadre géographique et chronologique qui est le nôtre, un des chercheurs les plus importants est sans conteste Venceslas Kruta. Son parcours est particulièrement intéressant : archéologue franco-tchèque, il a débuté sa carrière en Tchécoslovaquie, avant de s'installer en France (*Sklenář 2005*, p. 324). On comprendra que ses travaux montrent donc un intérêt particulier pour ces deux pays, et il a notamment publié des ensembles de mobilier issus de ces deux zones.

Si on examine tout d'abord son étude de la parure métallique de Bohême du V^e au II^e s. av. J.-C. (*Kruta 1975b*), on constate que l'auteur parle, pour le second tiers du IV^e s., d'un « changement radical [...] à la suite d'une pénétration, ethnique ou seulement culturelle, dans le Nord-Ouest du pays » (*Kruta 1975b*, p. 98). Par cette phrase, on voit que l'auteur n'explique pas encore l'origine de ces changements d'une manière précise, si ce n'est

en mentionnant l'influence de la Cisalpine dans l'apparition du nouveau style dit de la « période de transition ». Il n'est par contre pas fait mention d'une migration en provenance de l'Ouest ou de Gaule, comme la recherche tchèque le proposait jusqu'alors. Au contraire, lorsqu'il parle de l'apparition du nouveau rite funéraire, l'inhumation en tombe plate, il rappelle que certains auteurs avancent l'hypothèse de l'arrivée de nouveaux groupes celtiques, tout en ajoutant que cette hypothèse restait selon lui « sujette à caution » (*Kruta 1975b*, p. 29).

Un autre point intéressant pour notre sujet est la comparaison entre la Bohême et la Suisse. Il qualifie ces deux régions de « plaques tournantes », situées aux deux extrémités de la « ligne de démarcation » entre les Celtiques occidentale et orientale (*Kruta 1975b*, p. 97). Ces deux pôles sont définis comme des régions de production majeures, à partir desquelles de nombreuses influences auraient essaimé dans d'autres parties du monde laténien, dont le bassin des Carpathes.

Une autre contribution majeure de V. Kruta est un article de 1985, où il pose la question d'une « immigration danubienne » au III^e s., à partir, entre autres, du port d'anneaux de cheville dans une dizaine de tombes champenoises (*Kruta 1985*). Cet article, citation récurrente des auteurs traitant des migrations du IV^e-III^e s., constitue une publication de première importance dans le cadre de notre problématique, et nous aurons l'occasion d'y revenir (*chap. 9.1 et 11.3.2*). Nous retiendrons néanmoins que V. Kruta étudie la présence d'anneaux de cheville, en la mettant en parallèle avec les changements perceptibles dans la parure funéraire féminine de trois générations successives, sur la base des nécropoles de Villeseneux et Pogny (*Kruta 1985*, fig. 10). D'autres éléments comme la taille de la fosse ou la disparition du torque permettent à V. Kruta de voir dans ces particularités les traces de « l'installation en Champagne de groupes celtiques originaires des régions d'Europe centrale », en l'occurrence « le Moyen-Danube, plus particulièrement la Bohême et les régions limitrophes » (*Kruta 1985*, p. 48). Par la suite, c'est la « fusion de ce mélange d'éléments indigènes et allogènes, d'origine sans doute différente » qui aurait formé les peuples belges connus du temps de César (*Kruta 1985*, p. 50-51). C'est donc avec cet article qu'apparaît pour la première fois la mention d'un probable mouvement de population de l'Est vers l'Ouest.

Dans une mouvance proche de celle de V. Kruta, on voit dans les années 1990 la publication des travaux de Jean-Jacques Charpy concernant certains « objets relevant d'une tradition eth-

nographique étrangère à la Champagne aux IV^e et III^e s. av. J.-C. », titre d'un chapitre du catalogue *Les Celtes en Champagne* en 1991. Différentes origines sont proposées, et les objets sont mis en relation aussi bien avec des régions éloignées (Hongrie, Bohême, Slovaquie...) qu'avec des régions proches (Sénonais-Nogentais pour les torques à festons, etc. ; *Charpy 1991*).

Cette terminologie est également utilisée dans une intervention tenue la même année lors d'un colloque sur les Celtes au III^e s. (*Charpy 1993*), qui présente à quelques nuances près les mêmes objets, mais où le texte est plus étoffé. Si ces objets sont présentés en titre de partie comme « preuves d'un négoce ou d'une immigration » (*Charpy 1993*, p. 85), dans la conclusion, c'est bien l'hypothèse d'une migration qui est privilégiée, sur la base de l'apparition coordonnée de nouveaux types de parures (*Charpy 1993*, p. 87-88).

Dans un autre article, *J.-J. Charpy (1994)* rappelle tout d'abord l'hypothèse de V. Kruta concernant la migration d'origine centre-européenne, sur la base du port des anneaux de chevilles (*cf. supra*). Il précise que le changement de population en Champagne a été rendu possible par la « désertification » des nécropoles (sauf dans le secteur Beine-Suippes) au début du IV^e s., expliquée par l'émigration des populations vers l'Italie du nord. C'est dans une des parties délaissées (Argonne-Nogentais-confluence Seine-Yonne), que l'on voit apparaître les nouveaux rites, communs avec l'Europe centrale, que nous avons évoqués ci-dessus. Cette hypothèse a toutefois été remise en cause par différents auteurs (*voir chap. 11.3.2*).

Autre contribution d'importance dans notre problématique, la monographie publiée par Gilbert Kaenel a permis de présenter les données issues des sépultures de Suisse occidentale (*Kaenel 1990*). Elle nous intéresse donc à plusieurs titres. Tout d'abord, en raison du rôle de « plaque tournante » assigné à la Suisse, et qui a déjà été évoqué, par V. Kruta notamment. Le catalogue de tombes et de mobiliers a ainsi fourni matière à alimenter le corpus présenté ici en seconde partie. Enfin, la présence d'un chapitre consacré entièrement aux « relations à longue distance », et incluant les contacts internes au monde laténien, est un fait suffisamment rare, dans une monographie consacrée à la période qui nous intéresse, pour être souligné.

Dans ce chapitre, l'auteur présente par périodes, de LT A à LT D, les régions qui ont pu avoir des contacts privilégiés avec la Suisse occidentale. La Bohême est alors mentionnée à plusieurs reprises. Pour LT B1 tout d'abord, G. Kaenel reconnaît le rôle qu'a joué le « phénomène historique des migrations » dans la mobilité des artefacts. Néanmoins, il estime aussi qu'une « interprétation en

terme de diffusion » est la plus plausible, sans pour autant pouvoir trancher entre une diffusion d'objets par un circuit d'échanges, ou par un déplacement d'artisan. On trouve ainsi plusieurs éléments de parure qui témoignent de contacts entre ces deux régions, dans les deux sens, que ce soit à Saint-Sulpice ou à Jenišův Újezd par exemple (Kaenel 1990, p. 294-295). Pour LT B2, ce sont notamment les parures en faux-filigrane et en pastillage qui sont mentionnées. Elles semblent originaires de Slovaquie, Moravie ou Hongrie⁵⁸, et l'auteur les désigne clairement comme de « véritables importations », tout en approuvant l'hypothèse de V. Kruta d'un déplacement de groupes danubiens vers la Champagne et la Gaule du sud. G. Kaenel n'exclut donc pas la présence de « personnes étrangères » dans sa zone d'étude (Kaenel 1990, p. 297), théorie qui sera réaffirmée par ailleurs (Kaenel 1993, p. 197). Enfin, pour LT C1, la panoplie du guerrier de Bevaix est qualifiée d'« exceptionnelle », et montre des liens avec la Bohême ou les régions danubiennes, mais sans que l'« origine exogène de ce guerrier » puisse être démontrée (Kaenel 1990, p. 298). Pour les périodes suivantes, il n'y a plus de mobilier pouvant montrer des contacts avec la Bohême.

Ces questions seront à nouveau abordées lors du colloque d'Hautvillers (Kaenel 1995, cf. *infra*), où G. Kaenel met en avant certaines difficultés méthodologiques. Il part de l'exemple des anneaux de cheville, parures typiques en Bohême ou en Slovaquie, mais également présentes en Suisse ou dans le sud de l'Allemagne. L'auteur fait alors remarquer que ces parures sont absentes à Saint-Sulpice, nécropole où l'on a précisément envisagé l'inhumation de défrites originaires de Bohême ou de Slovaquie (Kaenel 1995, p. 311).

D'une manière globale, G. Kaenel se montre généralement assez critique, ou plutôt précautionneux, lorsqu'il s'agit de parler de migrations à partir d'indices constitués par un artefact exogène⁵⁹, sans pour autant entièrement rejeter cette possibilité.

On signalera enfin pour terminer cet état des lieux de la recherche en Gaule par deux articles mentionnant des objets d'origine centre-européenne en Gaule du sud (Feugère 1990 ; Perrin 1993). Dans les deux cas, ces objets sont mis en relation avec les Volques-Tectosages. Ce peuple est en effet mentionné dans différentes régions

d'Europe : en Gaule du sud, en Europe centrale, et en Asie mineure (voir *chap. 11*). C'est donc dans le contexte d'un retour présumé – à nouveau par les textes antiques – des expéditions balkaniques que sont placés les objets de Gaule du sud.

Pour la Bohême également nous disposons d'études de matériel qui ont permis de développer la question des contacts à longue distance, en lien avec la Gaule. Les nombreux travaux de Jiří Waldhauser en sont un premier exemple. On signalera par exemple la monographie consacrée à la réétude du mobilier de Jenišův Újezd (Waldhauser 1978a et 1978b), avec notamment une contribution de H. Lorenz sur le début de LT B en Bohême (Lorenz 1978b).

Suite à l'étude de la phase Duchcov-Münsingen établie par V. Kruta (Kruta 1979), J. Waldhauser publiera avec P. Holodňák une contribution sur la phase préliminaire, qu'ils nomment donc « pré-Duchcov »⁶⁰, correspondant à LT B1a (Holodňák, Waldhauser 1984). Pour les auteurs, cet horizon, qui suit immédiatement l'horizon tardo-hallstattien des nécropoles à incinération et les quelques tombes à inhumation de LT A, se caractérise par l'infiltration de groupes de Celtes en provenance du Rhin supérieur. Ceux-ci s'installent alors seulement dans trois enclaves de Bohême du nord (piémont des Monts métallifères, cours inférieur de la Vltava et région autour de Kutná Hora). C'est ensuite, à LT B1b, que l'occupation celtique s'étend alors sur une plus grande partie de la Bohême, au nord essentiellement (Holodňák, Waldhauser 1984, p. 46, 48). Il est précisé que certains types de fibules (les pré-Dux) illustrent l'« agression » des Celtes historiques à LT B1a, ce qui est confirmé par leur absence sur les fortifications de la fin de l'horizon Ha-LT (Holodňák, Waldhauser 1984, p. 40). On obtient donc en quelque sorte une précision chronologique des invasions historiques mentionnées jusque-là par la recherche tchèque.

Vingt ans plus tard, c'est avec P. Budinský que J. Waldhauser publiera l'étude de la nécropole de Radovesice II (Budinský, Waldhauser 2004). En annexe, les auteurs présentent un catalogue des objets de provenance exogène dans le mobilier funéraire de LT B2 en Bohême (Budinský, Waldhauser 2004, p. 135-139). Ce travail a bien sûr été d'une aide considérable dans notre recherche, mais nous verrons dans le chapitre 9.2 que la provenance gauloise supposée peut être remise en cause pour plusieurs de ces objets.

Pour ce qui est de l'interprétation, les auteurs voient comme origine probable de ces objets une

⁶⁰ « Pré-Dux » dans la littérature francophone et germanophone notamment.

⁵⁸ Nous verrons au *chap. 6* que cette question n'est pas réglée.

⁵⁹ Voir notamment le passage concernant la théorie de R. Pitioni sur la migration d'une femme de Saint-Sulpice, en provenance de la région Rhin-Moselle-Sarre, et les commentaires sur le modèle de diffusion de la culture de La Tène (Kaenel 1990, p. 291-292).

région comprise entre le Rhin moyen et supérieur, la Suisse occidentale et l'Est de la France (Champagne, Bourgogne, Alsace-Lorraine), et dans une moindre mesure le Sud-Est de la France, l'Italie, le bassin des Carpathes et les Balkans. P. Budinský et J. Waldhauser restent néanmoins assez prudents et précisent qu'il n'est pas possible de savoir s'il s'agit d'imitations locales ou bien de produits exogènes apportés par le commerce ou la migration d'individus ou de groupes (*Budinský, Waldhauser 2004*, p. 132, 189). C'est une interprétation plus modérée que celle qu'avait émise J. Waldhauser vingt ans plus tôt, lorsque, pour la transition LT A/B, il mettait en parallèle la discontinuité de certaines nécropoles et de certains habitats avec « l'invasion des Celtes historiques en Bohême du Nord-Ouest » (*Waldhauser 1984a*, p. 176).

La question de l'apparition du faciès de LT B en Bohême a également bénéficié de nouvelles données grâce aux travaux de Pavel Sankot. L'auteur s'est penché essentiellement sur des problématiques tournant autour de la fin de la période hallstattiennne et du début de La Tène, dans ce cas à partir des nécropoles à tombes plates et du mobilier qui leur est associé, en travaillant notamment sur la question des rites funéraires et des ateliers.

En étudiant l'apparition de nouvelles techniques, l'auteur démontre des influences diverses, provenant de nombreuses régions autour de la Bohême. Ainsi, pour le III^e s. par exemple, c'est le développement de l'utilisation d'un alliage base cuivre à forte teneur en plomb qui a été mis en parallèle avec le bassin des Carpathes (*Frána et al. 1997 ; Sankot 2002b*, p. 96), accompagnée par l'apparition des techniques du faux-filigère et de la granulation notamment (*Sankot 2003b*, p. 136).

Mais le point qui nous intéresse le plus concerne le tout début de LT B, à l'aube du IV^e s., puisque l'auteur se demande comment a pu apparaître ce nouveau faciès. En effet, les objets de LT A étant moins importants en quantité, P. Sankot parle d'une « laténisation » de la Bohême à cette période, reprenant ainsi – il le dit lui-même – les conclusions de H. Lorenz sur le début de la culture de La Tène en Bohême du Nord-Ouest à LT B1⁶¹.

Pour illustrer ce nouveau faciès, l'auteur se sert principalement des torques, qu'il rapproche non pas d'éléments de Champagne comme l'avaient fait C. Möller et S. Schmidt (1998), mais plutôt de la zone rhénane (*Sankot 2002b*, p. 93 ; *Sankot 2003b*, p. 138). D'autres torques connus

plus anciennement sont également mentionnés, pour illustrer les contacts avec le Sénonais-Nogentais (torque d'Obrnice, voir [*cat. 083*]), le Rhin supérieur (Prague-Žižkov, voir [*cat. 082*]) ou la Lorraine (Liblice, datable de LT A) (*Sankot 2002b*, p. 94). Enfin, ces données sont complétées par d'autres objets illustrant des contacts entre la Bohême et la Champagne, le Rhin supérieur ou d'autres régions encore, avec notamment quelques corrections apportées au débat sur les anneaux de cheville lancé par V. Kruta (*Sankot 2003b*, p. 138-140 ; *Kruta 1985*, cf. *supra*).

Quant à la question des mécanismes liés à ces contacts, l'une des hypothèses privilégiées par l'auteur est mise en parallèle, à nouveau, à celle de l'arrivée des Celtes historiques, et donc de migrations. Celles-ci prendraient la forme de déplacements d'individus isolés ou de groupes entiers de population, mais la première proposition est celle qui revient le plus souvent. C'est le cas par exemple pour les torques que nous avons évoqués, où l'hypothèse d'une exogamie est proposée (*Sankot 2002b*, p. 94).

Néanmoins, le thème des échanges est également important dans le discours de l'auteur. C'est ainsi que lors du colloque AFEAF de Clermont-Ferrand en 2003, toutes ces questions ont été reprises, et agrémentées d'une discussion sur les habitats, peu connus pour la période en Bohême, mais mis en relations avec les « zones industrielles » établies par N. Venclová (*Venclová 2001 ; voir chap. 1.3.1*). P. Sankot conclut en affirmant que l'étude de la répartition des objets pris en compte, locaux ou importés, « peut témoigner de l'existence de centres de production et de distribution jusqu'ici non identifiés » (*Sankot 2007*, p. 315). C'est là un point important qui est soulevé, celui de la faiblesse de la documentation concernant les habitats de cette période.

On achèvera cet examen de la littérature tchèque par les travaux de Petr Drda, Alena Rybová et Karla Motyková. Ce ne sont pas ici des études de mobilier, mais au contraire plusieurs vues synthétiques sur la Bohême à l'âge du Fer (*Rybová, Drda, Motyková 1991 ; Drda, Rybová 1994 ; Drda, Rybová 1995*⁶²). Dans ces travaux, différentes manifestations permettent de mettre en avant des contacts entre la Bohême et la Gaule.

Tout d'abord, on retrouve, pour le début du IV^e s., une « vague initiale d'immigration », représentée par de petits groupes de colons, pénétrant par la vallée de l'Ohře, en provenance d'une zone mal

⁶¹ « Überlegungen zum Auftreten der Latène-Kultur (LT B1) in Nordwestböhmen », titre d'une de ses contributions dans la monographie de Jenišův Újezd. Voir Lorenz 1978b et Sankot 2007, p. 312.

⁶² L'ouvrage de 1995, paru en français chez Errance, a été publié en tchèque trois ans plus tard à Prague, dans une version complétée, mais dont les conclusions restent les mêmes (*Drda, Rybová 1998*).

définie, mais comprise entre la Haute-Rhénanie, l'Allemagne du Sud-Ouest et le nord de la Suisse, avec des parallèles également en Champagne pour ce qui concerne le mobilier (*Drda, Rybová 1995*, p. 87-89). Les arguments mis en avant sont le nouveau rite funéraire (les tombes plates), un nouveau type de costume accompagnant ces tombes⁶³, et quelques objets spécifiques.

Après cette première phase, c'est à un « afflux massif de colons » que l'on a affaire, dès le deuxième quart du IV^e s. Arrivant par la même voie, la colonisation est cette fois plus nombreuse et s'installe alors sur une zone plus grande, jusqu'en Moravie et en Silésie (*Drda, Rybová 1995*, p. 89-91). Là aussi, cette migration semble arriver de l'Ouest, certains traits rappelant des spécificités du Haut-Rhin ou du nord-est de la France. La Suisse est également impliquée, les auteurs y voyant l'origine du trésor de Duchcov⁶⁴. En plus de ces éléments, des groupes secondaires sont encore mentionnés, en provenance de l'Ouest ou du Sud, et on trouve aussi quelques « objets particuliers ». Pour ces derniers par contre, les auteurs envisagent différentes hypothèses : échanges, artisans ambulants, ou « étrangères mariées au *Boiohaemum* » (*Drda, Rybová 1995*, p. 92-93). Les objets en question sont le torque d'Oploty, pour lequel est avancée une origine en Italie centrale, ainsi que trois autres objets dont les parallèles sont à chercher en Champagne : le fourreau d'épée de la tombe 115 de Jenišův Újezd [*cat. 122*], un bouclier de Nový Bydžov (voir *chap. 9.2*), et le torque d'Obrnice⁶⁵ [*cat. 083*].

À partir de 300 av. J.-C., les auteurs estiment que la population est stabilisée. Néanmoins, certains objets indiqueraient que les nouveaux habitants ont gardé des contacts avec leur région d'origine (*Drda, Rybová 1995*, p. 95). À nouveau, différents objets illustrent ces contacts : le torque de Žižkov [*cat. 082*], avec des parallèles dans la région du Rhin, mais aussi les boucliers de Letky et de Sulejovice (voir *chap. 9.2*), dont l'origine probable est située selon les auteurs en Suisse ou en Champagne. Ils citent encore deux bracelets en verre de Lovosice et Tursko (voir *chap. 9.2*), dont la répartition du type semble indiquer une production en Suisse. D'autres objets enfin témoignent de contacts avec le bassin des Carpathes (*Drda, Rybová 1995*, p. 96-97).

⁶³ Il s'agit certainement du faciès pré-Dux, mais l'information n'est pas précisée.

⁶⁴ Les auteurs voient dans les raisons de ce dépôt un « appel s'adressant au pouvoir naturel [et qui] exprime deux choses : la prise de possession du pays, et le désir de s'y maintenir » (*Drda, Rybová 1995*, p. 119).

⁶⁵ Torque qui avait été utilisé par J. Déchelette pour sa figure comparative entre la Mame et la Bohême, voir ici *fig. 17*.

En définitive, une fois la population stabilisée, ces quelques objets témoigneraient de la migration de guerriers ou d'artisans. Les auteurs en concluent qu'« il est possible de supposer que les conditions des échanges occasionnels à grande distance, qui n'étaient pas encore très développés, étaient déjà créées » (*Drda, Rybová 1995*, p. 97-98).

Pour la période de La Tène finale, d'autres mouvements a priori de moindre ampleur sont mentionnés par les auteurs. En premier lieu, bien que dépassant notre cadre géographique, il faut rappeler la théorie expliquant l'apparition des oppida de Bohême. En effet, dans la première moitié du II^e s., ce serait une partie des Boïens d'Italie, chassés de leur territoire par les Romains en 191 av. J.-C., qui seraient retournés sur leurs terres d'origine, ramenant avec eux le concept d'urbanisation, et donc l'impulsion nécessaire à la création des oppida (*Drda, Rybová 1995*, p. 123-124).

Mais c'est surtout le dernier épisode historique concernant les Boïens qui nous intéresse ici. On sait par J. César que les Boïens ont participé à la migration des Helvètes, et qu'après la défaite de 58 av. J.-C. contre l'armée romaine, César a autorisé le contingent de Boïens survivants à s'installer auprès des Éduens. Dès lors, P. Drda et A. Rybová avancent l'hypothèse que, pour la cinquième phase du rempart de Závist [*cat. 129*], la technique du talus massif aurait pu être rapportée par un groupe de Boïens revenu lui aussi sur ses terres d'origine (*Drda, Rybová 1995*, p. 167-168). Enfin, les auteurs terminent par la mention de quelques objets qui témoignent des « contacts plus étroits » avec la Gaule au I^{er} s. av. J.-C. Ainsi, des monnaies d'argent ou d'or qui auraient pu être rapportées par des étrangers ou offertes comme « cadeaux prestigieux », ou encore des bronzes et des potins, non pas utilisés dans les échanges commerciaux, mais plutôt considérés comme des « souvenirs fétiches ou comme amulettes en raison des impressionnants motifs symboliques représentés ». Autres exemples mentionnés, les poignards anthropomorphes de Stradonice [*cat. 123*] et Staré Hradisko, une fibule de type Alésia découverte dans un habitat germanique, ou encore une monnaie de Vercingétorix découverte à Nový Knín (voir *chap. 9.2*).

Pour achever notre description du point de vue de ces auteurs, on peut encore mentionner les conclusions de la communication de P. Drda présentée au colloque de Hallein/Bad Dürnberg (*cf. infra*), et dans laquelle l'auteur estime que les relations commerciales à longue distance (« Fernhandelsbeziehungen ») n'ont joué aucun rôle décisif dans la vie économique des habitats en Bohême. L'auteur mentionne mais réfute le point de vue de V. Salač (2000, p. 155), pour qui la fin des oppida

en Bohême est précisément liée à la rupture de ces relations à longue distance (*Drda 2002*, p. 294-295).

3.4. Années 1970-2000 : les colloques

Les mêmes décennies ont été marquées par la tenue de plusieurs colloques qui, bien que ne traitant pas directement de la Bohême et de la Gaule, ont embrassé des problématiques transversales ; il s'agit des deux grands types de contacts que nous avons pu suivre jusqu'à présent : les mouvements de population d'une part, et les échanges de l'autre.

On ne s'attardera pas ici sur le contenu détaillé de ces colloques, ou de leurs contributions les plus importantes pour notre sujet, mais l'examen de leurs thématiques principales dans un ordre chronologique est intéressant, puisqu'elles semblent refléter plus globalement l'évolution dans la manière dont ont été étudiés les contacts à longue distance dans l'histoire de la recherche.

Le premier de ces colloques, tenu à Nice en 1976 avait pour titre « Les mouvements celtiques du V^e au I^{er} siècle avant notre ère » (*Duval, Kruta 1979*), et ne traitait donc que des migrations.

Avec le symposium international d'Hautvillers en 1992 (*Charpy 1995*), la thématique s'élargit. On parle maintenant de « contacts, échanges et mouvements de population », dans « l'Europe celtique du V^e au III^e siècle avant J.-C. ».

Dans une tout autre thématique, le colloque de Hallein/Bad Dürnberg en 1998 s'est intéressé aux aspects économiques de l'âge du Fer en Celtique orientale (*Dobiat, Sievers, Stöllner 2002*). Le thème du commerce ou des voies de circulation est, dans cette logique, abordé dans plusieurs contributions. La définition et l'étude des « Wirtschaftsraum » permettent quant à elles de réfléchir à la question des groupes régionaux.

La conférence de Liblice en 2000 (*Lang, Salač 2002*) s'est quant à elle attachée à réfléchir au concept de *Fernkontakte*. C'est donc ici, selon notre définition, le terme le plus général et le plus neutre, celui de « contact », qui est utilisé dans le titre.

Pour le colloque de Sopron en 2002 (*Jerem, Schönfelder, Wieland 2010*), organisé par l'AG Eisenzeit, le titre *Nord-Süd, Ost-West. Kontakte während der Eisenzeit in Europa* reste dans la même veine, avec l'emploi du terme générique de « contacts ».

Ces cinq exemples semblent révélateurs des différentes orientations de la recherche adoptées en un quart de siècle. Alors qu'à Nice on est encore

dans l'optique, élaborée dès la fin du XIX^e s., des migrations, on passe graduellement à des problématiques plus larges, et certainement plus neutres, celles des contacts.

Pour compléter cette liste de colloques, il faut encore mentionner celui consacré au commerce et à la circulation des biens publié à Göttingen en 1985 (*Düwel et al. 1985*), ou encore le colloque de l'AFEAF tenu à Clermont-Ferrand en 2003, qui plaçait « la Gaule dans son contexte européen aux IV^e et III^e s. av. n. è. » (*Menessier-Jouannet, Adam, Milcent 2007*).

3.5. Les années 2000 : état de la recherche (et des interprétations)

Nous terminerons cet historique de la recherche par quatre ouvrages qui paraissent bien refléter l'étendue des interprétations actuelles.

Dans le dictionnaire des Celtes de V. Kruta (*Kruta 2000*), on trouve synthétisées les différentes théories migratoires que nous avons évoquées jusqu'à présent. Ainsi de l'arrivée de groupes danubiens en Champagne, ou de celle des Volques Tectosages en Languedoc au III^e s. Mais l'auteur mentionne également l'arrivée des Celtes historiques en Bohême au IV^e s., reprenant ainsi les thèses tchèques (*Kruta 2000*, p. 225-226). Cette invasion se serait déroulée après le départ de la population initiale vers l'Italie⁶⁶, formant le contingent boïen de l'occupation en Cispadane. Le hiatus entre LT A et B montrerait que ces deux groupes, partants et arrivants, n'ont pas eu de contact direct. La zone d'origine des nouveaux habitants est placée en Suisse, et V. Kruta imagine que le changement de population était prémédité et organisé : les Celtes de Bohême auraient cédé leur territoire aux Celtes de Suisse qui les auraient aidés à traverser les Alpes en direction de l'Italie.

Pour la période des oppida, on retrouve les composantes classiques généralement avancées par les archéologues pour définir ce type de site. Ainsi, ils sont implantés en fonction des axes commerciaux, et ont des fonctions d'étape ou de marché, ou bien ils contrôlent un lieu important pour la circulation (*Kruta 2000*, p. 340). Les oppida de Bohême sont également attribués aux Boïens, de retour d'Italie après leur défaite de 191 av. J.-C. (*Kruta 2000*, p. 342), ce qui correspond à l'hypothèse avancée par P. Drda et A. Rybová (*cf. supra*).

Le second ouvrage d'importance est le catalogue de l'exposition de Mariemont que nous avons

⁶⁶ « Ce serait un pays à peu près vide, du moins dans ses parties les plus fertiles, qui aurait été l'objet d'une nouvelle colonisation » (*Kruta 2000*, p. 226). On retrouve le même phénomène de « désertification » que pour la Champagne, *cf. supra*.

mentionné en introduction, et qui a été dirigé par V. Kruta, commissaire de l'exposition (*Celtes Mariemont 2006*). Le fil directeur choisi est celui des peuples qui ont occupé les différentes régions prises en compte. C'est ainsi que le chapitre consacré à la Moravie est intitulé « L'âge d'or des Volques au III^e s. av. J.-C. » et celui à la Bohême de La Tène finale « Le retour des Boïens et le développement des oppida aux II^e-I^{er} s. av. J.-C. ». On retrouve les mêmes analyses « canoniques » que dans les travaux antérieurs de V. Kruta ou J.-J. Charpy, comme l'« arrivée de nouvelles populations » en Bohême-Moravie ou en Italie au début du IV^e s. ou « la question d'une migration danubienne » pour la Champagne du début du III^e s. Les migrations restent donc le modèle principal pour expliquer les similitudes de certains objets ou pratiques, et les attributions ethniques sont poussées à l'extrême.

La restitution au grand public a également été complétée à cette occasion par un numéro spécial des *Dossiers Archéologie et sciences des origines* la même année, sous le titre *Les Celtes en Bohême, en Moravie et dans le nord de la Gaule*. Les articles sont signés de différents auteurs français et tchèques et sont placés dans la même optique des peuples en mouvement. Ainsi, les Volques Tectosages passent pour être le « nouvel ensemble ethnique » formé en Bohême-Moravie au début du IV^e s., venant principalement de Suisse, mais composé de petits groupes disparates reflétant diverses influences (*Kruta 2006*, p. 22-25).

Dans ces travaux, qui correspondent à la suite logique des thèses de V. Kruta et J.-J. Charpy notamment, les migrations occupent donc une place prépondérante. Les identifications ethniques sont largement utilisées, mais on regrettera qu'elles soient présentées au grand public sans expliquer les précautions méthodologiques à appliquer, ou le degré de certitude de ces théories.

Un autre point de vue est apporté par Olivier Buchsensschutz. Dans son ouvrage sur les Celtes (*Buchsenschutz 2007*), si on examine le chapitre consacré à l'expansion celtique des IV^e-III^e s., on constate qu'il n'est nullement fait mention d'une telle progression en direction de la Bohême, telle qu'elle apparaît dans la recherche tchèque (*Buchsenschutz 2007*, p. 55-65). L'auteur analyse le phénomène des nécropoles à tombes plates en indiquant que les différences se font, à l'échelle européenne, au niveau de groupes régionaux. Mais ces différences n'empêchent pas selon lui des « échanges entre des régions aussi éloignées que la Bohême et le Bassin parisien, témoignage sinon de mouvements de population, du moins de contacts et d'influences réciproques approfondies » (*Buchsenschutz 2007*, p. 62). Dans le chapitre consa-

cré aux nécropoles, l'auteur revient sur ce point délicat en posant une question simple. En effet, la nouvelle génération emprunte certaines caractéristiques funéraires à la Suisse, des éléments de parures à l'Allemagne du sud, et d'autres emprunts à la Moravie-Silésie. Dans ce contexte, « s'il s'agissait, comme on l'a pensé assez longtemps, d'immigrants, voire de la première vague celtique en Bohême, quelle serait leur région d'origine ? ». Et l'auteur d'ajouter que « les modes ont circulé beaucoup plus facilement que les individus », tout en précisant qu'on ne peut exclure des « mouvements de population exceptionnels », mais qui ne sont pas détectables en l'état actuel des données archéologiques (*Buchsenschutz 2007*, p. 206).

En ce qui concerne le commerce, O. Buchsensschutz place son apparition dans le cadre de l'essor des agglomérations artisanales, mais avec un développement plus conséquent à l'époque des oppida, en même temps que s'accroît le rôle de la monnaie (*Buchsenschutz 2007*, p. 65-67).

On voit donc que le rôle des mouvements de population est ici amoindri, en tout cas par rapport aux travaux de V. Kruta par exemple ; ces mouvements, de faible ampleur, ne sont toutefois pas totalement exclus, sous réserve qu'on puisse les identifier archéologiquement.

Pour la République tchèque, nous avons déjà évoqué le manuel publié chez Errance (*Drda, Rybová 1995, cf. supra*). Il est intéressant de se rappeler les interprétations qui en sont issues, et de les mettre en parallèle avec le dernier ouvrage général sur la Bohême, paru en 2008 (*Venclová (ed.) 2008b*). En effet, parmi les grandes synthèses qui ont jalonné l'histoire de la recherche tchèque (voir ci-dessus), un point de vue tout à fait nouveau est à notre avis apporté par cet ouvrage dirigé par N. Venclová, consacré à la période laténienne, et qui s'insère dans la série *Archeologie Pravěkých Čech* (« Archéologie de la Bohême préhistorique »).

En effet, la base de cet ouvrage est constituée par les données archéologiques, sans utilisation des textes antiques. Si ces textes sont rapidement mentionnés en introduction, agrémentés de la mise en garde usuelle sur le risque d'erreur lié à la mise en parallèle des données archéologiques pour confirmer les données historiques (*Venclová (ed.) 2008b*, p. 9-10), ils ne sont quasiment plus utilisés par la suite. On note l'absence remarquable d'un chapitre consacré aux migrations, comme cela était le cas dans les précédentes synthèses. Lorsque les migrations sont évoquées, en conclusion de l'ouvrage, elles le sont dans la perspective de l'histoire de la recherche, et en précisant que des avis contraires circulaient dès les années 1960 (*Neustu-*

pný, *Neustupný* 1960). Une des hypothèses proposées est que, à la place de déplacements de groupes entiers de population, on a pu voir un changement de l'élite, dû à des changements de la structure sociale ou des idéologies (*Sankot* 2003a). L'hypothèse privilégiée, en tout cas celle qui est présentée comme la plus vraisemblable, est alors celle du déplacement de petits groupes⁶⁷. Néanmoins, les auteurs rappellent que ces questions ne pourront être résolues qu'avec de nouvelles méthodes, en l'occurrence par des études paléoethnographiques ou par des analyses scientifiques (*Venclová* (ed.) 2008b, p. 148).

3.6. Conclusions

Comme cela a été annoncé en introduction, les ouvrages présentés ici permettent généralement de trouver des propositions d'interprétation des contacts, sur une ou plusieurs des périodes qui nous intéressent. En dehors de ces ouvrages, la majeure partie de la littérature concernant les contacts entre la Bohême et la Gaule doit être glanée dans diverses monographies ou articles. Il s'agit en premier lieu de tous les articles qui ont permis d'identifier les objets qui ont été considérés comme des marqueurs de contacts à longue distance, et dont nous prendrons connaissance lors de leur étude (2^e partie). Une littérature abondante est toutefois également liée à des problématiques transversales, comme la question des Boïens et des Volques Tectosages (*chap. 11.1 et 11.2*), la situation et le rôle de l'Allemagne entre la Bohême et la Gaule (*chap. 13*), ou encore toute la littérature théorique sur les échanges et les migrations (*chap. 11.3 et 12*).

Si l'on récapitule maintenant ce que les précédentes recherches ont apporté à la connaissance des contacts entre la Bohême et la Gaule, quelques observations d'ensemble peuvent être soulignées :

- la question des contacts entre ces deux régions n'a jamais été étudiée en tant que telle, sous la forme de problématique principale ou unique pour comprendre les relations entre ces deux zones uniquement ;

- lorsque cette question a été abordée, elle n'a généralement été utilisée que comme un outil ou un exemple, pour tenter d'expliquer les similitudes dans la culture matérielle ;

- ces tentatives de compréhension des similitudes s'insèrent le plus souvent dans une échelle plus grande que celle de la Bohême (« Europe centrale », « pays danubiens », etc.) ;

- quand on a voulu résoudre ou proposer des hypothèses pour expliquer ces similarités, deux grandes voies ont été suivies : celle du déplacement d'individus d'une part (mouvements de population, migrations) ; celle des échanges et du commerce d'autre part.

Ce dualisme dans les mécanismes des contacts est un fil conducteur tout au long de l'histoire de la recherche, ou tout du moins dans la lecture que nous en avons proposée. Il peut être mis en parallèle avec les différentes écoles que l'on retrouve dans l'archéologie de La Tène, mais aussi, plus globalement, dans l'archéologie en général : le modèle migrationniste, opposé à un modèle préférant des explications en termes de diffusion commerciale⁶⁸.

Il semble toutefois que la majorité des auteurs, au moins jusque très récemment, penchent pour des migrations à plus ou moins grande échelle, notamment pour les IV^e-III^e s. Le problème principal de ces théories est qu'elles reposent, depuis la fin du XIX^e s., sur le témoignage des sources antiques.

On peut ainsi se demander quels modèles auraient proposés les archéologues sans ces textes. Pour ce faire, il conviendrait alors d'étudier le matériel et les structures d'une manière neutre, en se limitant à ces données primaires, et en tentant d'ignorer la documentation écrite antique. On constatera également que pour La Tène finale, époque pour laquelle les textes ne parlent pas de migration de Gaule vers l'Europe centrale, les hypothèses proposées reposent essentiellement sur le commerce.

Périodes-clé dans les contacts et régions importantes

De LT B à LT D, on doit distinguer deux moments dans l'évolution de la culture de La Tène, qui ont bénéficié d'analyses différentes de la part des archéologues.

Le premier correspond à l'horizon des nécropoles à tombes plates, fortement distingué dans la recherche tchèque, pour lequel l'explication la plus courante quant à l'apparition de ce nouveau faciès (celui de LT B) est liée aux migrations historiques des Celtes.

La raison principale ayant permis la naissance de cette hypothèse est, nous l'avons dit, l'existence des textes antiques qui ont dès le départ été utilisés pour expliquer les similitudes dans le mobilier et dans les rites funéraires (J. L. Píř, J. Déchelette). C'est une constante que l'on retrouve abondamment dans la littérature tchèque : un apport de population depuis l'Ouest. En France, il semble que seul V. Kruta ait suivi cette hypothèse.

⁶⁸ Voir *Trigger* 1989 ou *Renfrew, Bahn* 1991 pour plus de détails sur les mouvements de pensée en archéologie.

⁶⁷ Tout comme *Villes* 1995, p. 135.

Pour la période des oppida, on parle presque exclusivement de commerce. La base de cette hypothèse repose notamment sur l'apparition de la monnaie, dans le courant du III^e s., et sur l'émergence au II^e s. des oppida en tant que villes centralisant les échanges. Les seuls auteurs à envisager explicitement des mouvements de population pour cette période sont P. Drda et A. Rybová (1995).

Jusqu'à une vingtaine d'années en arrière, lorsque les auteurs parlaient de « contacts à longue distance » pour l'horizon des oppida, il s'agissait alors principalement de commerce avec le monde méditerranéen. La première grande synthèse sur ce type de sites, celle de J. Collis, déroge à la règle, puisque l'on trouve une partie consacrée au commerce « interne » : « Trade within the oppidum system » (Collis 1984, p. 146-149). Cette remarque rejoint celle que nous avons formulée pour les travaux de G. Kaenel (cf. *supra*). Dans la littérature la plus récente, on constatera que M. Nick, dans son étude sur les monnaies celtiques d'Allemagne, utilise le terme *Fernhandel* pour le commerce interne, et réserve celui de *Außenhandel* pour les relations avec le monde méditerranéen (Nick 2006). Une autre variante consiste à parler de *Binnen-* et *Außenhandel* (Sievers 2006, p. 69). L'accroissement de nos connaissances sur le commerce « inter-celtique » est donc doublé d'un changement dans la terminologie.

En ce qui concerne les zones qui ont le plus souvent été mises en avant, les régions de Gaule qui offrent le plus de comparaisons avec la Bohême, au vu de l'histoire de la recherche, sont sans conteste la Champagne et la Suisse. Plus généralement, on peut dire que c'est un grand quart nord-est de la Gaule qui est le plus fréquemment mentionné comme parallèle ou comme zone de provenance, grossièrement entre la Bourgogne, la Champagne, le Rhin supérieur (*Oberrhein*) et le Plateau suisse. Cette situation prévaut pour les IV^e-III^e s., mais aussi pour La Tène finale (pour J. Déchelette, les liens commerciaux à La Tène finale se font avec la Gaule orientale, voir par ex. Déchelette 1927, p. 489).

En plus de cela, mais de façon plus marginale, on trouve également des traces de contacts avec le sud de la France, et plus particulièrement le Languedoc, où sont installés à partir du III^e s. les Volques Tectosages. Du point de vue archéologique, ce sont les articles de F. Perrin et de M. Feugère, qui ont permis de mettre en lumière quelques objets d'origine centre-européenne dans ces régions, objets qui sont, à titre d'hypothèse, mis en relation avec les Volques (Perrin 1993 ; Feugère 1990).

Pour la Bohême, on doit néanmoins encore remarquer que pour les IV^e-III^e s., les discussions concernent essentiellement la zone centrale et septentrionale, celle des nécropoles à tombes plates. Pour La Tène moyenne et finale, ce sont presque exclusivement les oppida qui sont mentionnés, et ce fait est dû à leur rôle supposé dans l'organisation du commerce. Cette situation est néanmoins en train de nettement évoluer, notamment grâce aux travaux de V. Salač sur les « centres de production et de distribution » (dernièrement Salač 2009b), équivalent tchèque des discussions sur le rôle des agglomérations artisanales dans le développement des échanges (Buchenschutz 2007, p. 67-68 ; cf. chap. 1.3.1).

Périodes-clé dans la recherche et archéologues importants

Intéressons-nous pour clore cet historique de la recherche à une autre forme de contacts : ceux qui ont pu unir archéologues travaillant sur la Bohême et sur la Gaule. Ces contacts ont toujours existé, mais on peut tout de même dégager trois moments forts, qui ont permis une augmentation des connaissances ou l'apparition de nouveaux modèles.

Le premier moment est lié à deux chercheurs, J. L. Pič et J. Déchelette. Nous avons pu voir que l'intérêt particulier porté aux contacts Bohême-Gaule était dû à l'état de la recherche à l'époque : on cherche alors à savoir pourquoi les cultures sont similaires. La personnalité de J. Déchelette est très importante, puisque cet auteur a permis, selon son souhait, de donner accès aux travaux de J. L. Pič.

Le deuxième moment important correspond au dernier quart du XX^e s., quand les études de matériel ont permis d'augmenter le nombre de marqueurs de contacts connus jusqu'alors. Nous avons vu que ces études ont été effectuées aussi bien du côté tchèque que du côté « gaulois ». Pour notre problématique, l'autre apport résultant de ces études est l'élargissement des interprétations concernant les contacts Bohême-Gaule. Ainsi par exemple de l'hypothèse de l'« immigration danubienne » développée par V. Kruta.

Ce chercheur a eu dès cette période une influence nette dans la circulation des informations, et a donc permis de mieux faire connaître l'archéologie tchèque aux chercheurs français. Il a en quelque sorte remplacé J. Déchelette dans ce rôle.

Les travaux de V. Kruta ont ainsi « importé » dans la recherche française l'idée de la migration de la Gaule vers la Bohême au début du IV^e s., même si elle ne semble pas avoir été reprise par d'autres chercheurs. Mais ils ont aussi permis de proposer une autre hypothèse, complémentaire, celle d'un

mouvement probable en direction de la Champagne, grâce au témoignage des anneaux de cheville.

Le troisième et dernier moment a été initié dans les années 1990, lorsqu'on a commencé à remettre en cause le phénomène des invasions historiques, dans le sens de migrations « totales ». Dès lors, on ne peut plus réellement faire de distinction entre les recherches française et tchèque par exemple, mais une distinction demeure entre les deux écoles que nous avons évoquées, migrationniste et diffusionniste.

On a vu que les travaux les plus récents (*Venclová (ed.) 2008b*) se distinguaient clairement des travaux antérieurs, puisque l'on insiste moins sur les migrations de peuples à grande échelle, et que l'on propose d'autres modèles, et notamment celui d'un changement dans les élites, et du déplacement de petits groupes d'individus.

D'un autre côté, l'exposition de Mariemont, constitue le plein développement des théories élaborées en premier lieu par V. Kruta, et illustre la ténacité des modèles migrationnistes. Un autre exemple pour illustrer ces deux types d'interprétations est celui du débat tournant autour de l'importance ou non des échanges dans le développement économique des Celtes de Bohême (P. Drda et V. Salač, *cf. supra*).

En dehors des trois périodes que nous avons définies, les contacts entre archéologues ont toutefois existé tout au long de l'histoire de notre discipline.

Si l'on se place du point de vue tchèque, on peut dire que l'intérêt pour les travaux « occidentaux » a toujours été de mise. Nous rappellerons que l'archéologie tchèque a constamment été influencée par les travaux des voisins allemands (*Venclová (ed.) 2008b*, p. 14). Il est donc logique que la recherche de comparaisons ait été menée également en direction de la Gaule, comme elle a pu être étendue à la zone danubienne ou à l'Italie. Il ne faut pas y voir la marque de contacts privilégiés, mais plutôt la conséquence logique de ce besoin de comparaisons en dehors de la zone d'étude prise en considération (ce qui n'est pas toujours automatique).

L'autre intérêt de la Gaule est que celle-ci bénéficie de l'existence de textes antiques, au contraire de la Bohême. C'est ainsi que l'on a pu voir la Bohême qualifiée de « quatrième Gaule »⁶⁹. Cette dénomination avait déjà été utilisée par J. Böhm (1941, p. 401) pour désigner la Celtique de l'Est

du Rhin. Dans les deux cas on fait évidemment référence aux premières lignes de la *Guerre des Gaules* de César, divisant la Gaule en trois parties⁷⁰. J. Filip a également utilisé cette image, en parlant de « Gaule centre-européenne » pour désigner un territoire beaucoup plus grand, qu'il divise en deux parties principales : le centre tchèque dans la partie nord de la Bohême, et le centre carpathique (« slovaco-pannonien ») (*Filip 1956*, p. 76).

Ces exemples n'ont dans leur contexte été utilisés que dans un but : mettre l'accent sur les similitudes de la culture matérielle (et peut-être lutter contre les divisions excessives entre l'Est et l'Ouest ?). Mais la référence à la Gaule permet également de se raccrocher aux textes antiques, et donc de justifier leur emploi pour des territoires pour lesquels ces sources sont quasi-muettes (par comparaison avec ce dont on dispose pour la Gaule).

À l'inverse, les archéologues « occidentaux » qui se sont intéressés à la recherche tchèque sont peu nombreux. Mais c'est là une question d'échelle, puisque, pour comparer, il faudrait prendre en considération l'Europe centrale dans son ensemble.

Quelle raison peut-on entrevoir pour l'expliquer ? Peut-être doit-on y voir un problème lié à la barrière de la langue. C'était le cas à l'époque de J. Déchelette, et c'est ce qui l'a poussé à traduire la monographie de J. L. Pič⁷¹. Les travaux de J. Filip, P. Drda ou V. Kruta ont par la suite permis d'accéder à la littérature tchèque et de la relayer. Néanmoins, les travaux de ces derniers auteurs expriment un point de vue principalement migrationniste, et on regrettera que les travaux les plus récents ne soient pas accessibles aux lecteurs non tchécoslovaques⁷².

Certainement doit-on aussi y voir les traces de l'histoire européenne de la seconde moitié du XX^e s., à l'époque du Rideau de fer. Le fait que les contacts personnels avec les collègues des « pays capitalistes » aient été limités a été une des caractéristiques de l'archéologie de la Tchécoslovaquie communiste entre autres (*Sklenář 2005*, p. 31). Mais elle n'a heureusement pas été totale. C'est ainsi que l'on a pu voir des chercheurs occidentaux séjourner en Tchécoslovaquie : J. Collis en 1967 (voir les remerciements de *Collis 2003*, p. 8), qui a ainsi pu porter un regard en connaissance

⁷⁰ « Gallia est omnis divisa in partes tres », *BG* I, I, I.

⁷¹ Avertissement introductif de J. Déchelette dans la monographie de Stradonice : « nous nous sommes chargé de ce travail de traduction avec empressement, estimant que la science des antiquités protohistoriques et notamment celles des antiquités nationales de la France peut tirer un notable profit de la diffusion de cet ouvrage, désormais accessible à un plus grand nombre de lecteurs » (*Pič 1906*, p. III).

⁷² En l'occurrence l'excellente série de synthèses d'*Archeologie Pravekých Čech*.

⁶⁹ Sous la plume de B. Svoboda, dans le cadre d'un fascicule édité par la banque Živnostenská : *The Fourth Gallia (Čtvrtá Gallie)*. Leták č. 4 Živnostenské banky v Praze, avril 1948, 4 p., 23 ill. Un compte-rendu peut être trouvé dans les *Numismatické listy* III, 1948, p. 69.

de cause sur l'archéologie tchèque (*Collis 1995*), ou J.-P. Guillaumet en 1972⁷³. Dans les deux cas, c'est le rôle de J. Filip qui doit être souligné. Enfin, les chercheurs tchèques ont pu eux aussi, malgré les difficultés liées au régime, séjourner à l'étranger. Ainsi de P. Drda à Marburg (*Sklenář 2005*, p. 143), ou de P. Sankot, qui a séjourné à Rennes en 1976 (*Sklenář 2005*, p. 492), et a pu de la sorte s'intéresser de plus près au mobilier de Suisse ou de Champagne (*Sankot 1976-77 ; 1980*).

Aujourd'hui, plus de 20 ans après la chute du Rideau de fer, et avec l'intégration des pays d'Europe centrale et orientale dans l'Union européenne, les contacts entre archéologues sont nettement facilités. Les collaborations se multiplient, et les échanges de chercheurs et d'étudiants également. La table-ronde de Prague en 1999 (*Bouzek, Kruta 2001*) s'inscrivait ainsi dans le programme franco-tchèque « Barrande ». Un projet consacré aux « oppida, premières villes au nord des Alpes », associant des partenaires français et tchèque notamment, a été financé par le programme « Culture 2000 ». Un autre exemple est celui des « GDRE »⁷⁴, projets de recherche avec une problématique embrassant l'ensemble de l'Europe et regroupant des chercheurs de plusieurs pays. On citera dans ce cadre le GDRE coordonné par J.-P. Guillaumet, intitulé « Les Celtes en Europe », et auquel participent notamment trois laboratoires du CNRS et l'Institut d'archéologie de l'Académie tchèque des sciences. La reprise dans ce cadre des collections anciennes de Stradonice conservées au Musée National de Prague, sous la tutelle de P. Sankot et J.-P. Guillaumet, montre l'importance qu'a toujours ce site aux yeux des archéologues contemporains. Et l'on comprend maintenant l'importance des travaux de J. L. Píč et J. Déchelette, et le caractère presque « avant-gardiste » du tableau des oppida publié par ce dernier (*fig. 16*).

⁷³ Information orale J.-P. Guillaumet.

⁷⁴ « Groupement de Recherche Européen » du CNRS.